

Études littéraires africaines

De l'espace littéraire africain aux portes de la littérature mondiale

Isaac Bazié



Qui a peur de la littérature wolof ?

Numéro 46, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1062279ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1062279ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bazié, I. (2018). Compte rendu de [De l'espace littéraire africain aux portes de la littérature mondiale]. *Études littéraires africaines*,(46), 136–140.

<https://doi.org/10.7202/1062279ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Repenser le questionnement dans ce sens-là permettrait peut-être de tenter une véritable sortie des relations de domination qui régissent les façons de produire et distribuer, mais aussi de penser la littérature. Ce que donnent à lire en creux les analyses méthodiques de Claire Ducournau, c'est la façon dont un canon dit « français » se fabrique en vis-à-vis et demande, lui aussi, à être analysé dans ses fondements.

■ Virginie BRINKER ¹⁷

De l'espace littéraire africain aux portes de la littérature mondiale

L'ouvrage de Claire Ducournau fera date, sans aucun doute, par l'envergure et l'acribie de la recherche qui a permis à l'auteure de formuler les résultats et les propositions qu'elle y expose. Il s'agit de ce genre de recherche qui ne s'improvise guère et qui exige du temps et de l'attention, ainsi que la mise à contribution d'un réseau important d'acteurs impliqués durablement ou ponctuellement dans l'émergence et la définition d'un canon littéraire africain, entendu ici comme cet ensemble – disons tout de suite qu'il est très hétérogène – de classiques africains dont Cl. Ducournau a déployé les facettes et les modes d'articulation.

Face à une proposition aussi documentée et riche, il faut souligner la mise au jour de données aussi importantes que probantes à propos des littératures africaines et des mécanismes de légitimation qui les ont accompagnées. L'ouvrage de Cl. Ducournau est en soi, à cette échelle, une ressource importante qui permet de passer derrière les façades de la fabrique, pour comprendre les dynamiques internes qui ont présidé à la formation des classiques littéraires en Afrique francophone.

Certes, à plusieurs endroits, il n'y a point de surprise, pour le lecteur averti, dans les observations relatives à l'invisibilité et à la minoration concomitante des auteurs africains dans les sphères de la réception médiatique en France. C'est cependant le mérite de cet ouvrage de ne pas seulement l'affirmer, mais aussi de lever le voile sur le caractère non homogène de ce phénomène, ainsi que sur les conjonctures ponctuelles et les tendances durables qui l'ont marqué.

L'« histoire littéraire et sociale » (p. 389) que propose l'auteure ouvre des perspectives théoriques et critiques qui méritent d'être soulignées. Il s'agit notamment du choix conceptuel qui met en

¹⁷ Université de Bourgogne-Franche-Comté, CPTC, Dijon.

avant « l'espace littéraire » en lieu et place des concepts établis de « champ » ou de « réseau » ; dans sa dimension africaine, il constitue un cadre « dans lequel des auteurs originaires d'Afrique subsaharienne francophone produisent des œuvres de littérature, destinées à une diffusion sur un marché » (p. 19), et il est de nature fondamentalement dynamique : « Cette configuration sociale transnationale se caractérise par son instabilité historique et géographique, sa forte diversité interne, notamment sur le plan linguistique, ainsi que par le poids et la pluralité de ses déterminations externes » (p. 22).

Parmi les perspectives de recherche ouvertes par l'ouvrage, il faudrait s'arrêter également à la question que Cl. Ducournau pose si justement à propos de la manière d'étudier les auteurs féminins dans cet espace littéraire africain. La considération du phénomène en termes biologiques, ainsi que la conjoncture favorable au plan politique et social dont profite la réception de ces œuvres écrites par des femmes africaines ont, dans bien des cas, pour effet secondaire majeur de créer un autre ghetto, et de travailler à partir de distinctions (hommes *vs* femmes) qui ne reflètent guère la réalité pourtant relationnelle et interconnectée des pratiques et des parcours des femmes et des hommes (p. 370-372).

La socio-histoire visant à montrer le rôle extrêmement contraignant et déterminant que jouent les agents parisiens dans la consécration des classiques africains tient largement ses promesses. Celle-ci est menée avec rigueur à partir d'observations, menées sur le long terme, portant sur l'évolution des trajectoires d'écrivains africains et sur la réception de leurs œuvres, en Afrique et en dehors de l'Afrique. Elle permet de donner une meilleure assise à la formulation de questions majeures, notamment dans l'appréhension des littératures africaines des années 2000. L'une de ces questions concerne le lien entre littérature africaine, littérature francophone et littérature mondiale. On ne pourrait pas prétendre sans mauvaise foi que Cl. Ducournau en fasse l'économie, puisqu'elle ouvre son propos sur le manifeste « Pour une littérature-monde en français ». Bien évidemment, ce manifeste a provoqué un nombre impressionnant de réactions et a eu le mérite d'accélérer les réflexions concernant l'étiquette que méritent un certain corpus et un certain type d'auteurs francophones à l'échelle mondiale. Cependant, pour plusieurs des auteurs du manifeste, l'outil qu'est l'étiquette « francophonie » a changé de nature : initialement utile pour accéder à une notoriété, notamment en France, il est ressenti plus tard comme un boulet.

Des recherches comme celle de Véronique Porra ont très bien montré les enjeux et les contradictions liés à cette attitude ambivalente face à la réception française des œuvres et des auteurs venus entre autres d’Afrique. V. Porra¹⁸, met en évidence le caractère plus orthodoxe qu’iconoclaste des phénomènes de consécration dont se sont nourris les signataires du manifeste dans leur nécrologie plutôt factice qu’avérée de la francophonie. En embrayant sur ce débat fort actuel pour déployer le regard diachronique et synchronique sur les classiques africains en Afrique et hors de l’Afrique, Cl. Ducournau ouvre deux perspectives, à tout le moins. L’une nous invite à examiner l’extension obligée – preuves éloquentes à l’appui – de l’espace de consécration des classiques africains aux agents singuliers et aux acteurs institutionnels en France ; c’est ce que l’ouvrage développe de manière très argumentée et fouillée. L’autre perspective nous incite à nous interroger toujours davantage à propos de la relation entre l’espace littéraire africain, voire les classiques africains, et l’espace littéraire mondial. Le fait n’est pas absent dans le propos de l’ouvrage, mais il se situe juste au début, et en marge du développement qui suit le tracé qui est le sien pour dévoiler les mécanismes à l’origine de l’émergence des classiques africains.

Il n’est pas anodin que la définition de cet espace se soit imposée au début de l’ouvrage, induisant *ipso facto* une circonscription, quoique très sommaire, du prédicat qu’autorise le recours à l’Afrique, aussi bien dans les rhétoriques de la réception que l’auteure étudie, que dans son propre discours, à partir du moment où il y est question de classiques africains (p. 15)¹⁹. Par conséquent, une fois que justice est rendue aux évaluations fort éclairantes des parcours des écrivains et des œuvres qu’offre Cl. Ducournau, sa considération des classiques africains, introduite dans le contexte du manifeste « Pour une littérature-monde en français », ouvre sur des réflexions relatives aux enjeux de ces grands ensembles, à l’échelle de la *Weltliteratur*. Cette ouverture s’explique aisément : 1) Le débat sur la littérature-monde est le thème avec lequel l’auteure introduit son propos. Cette introduction oblige quasiment le lecteur à resituer les

¹⁸ PORRA (V.), « Pour une littérature-monde en français. Les limites d’un discours utopique », *Intercâmbio*, (Porto), 2^e série, n°1, 2008, p. 33-54. [En ligne] : <http://ler.letras.up.pt/uploads/ficheiros/5794.pdf> (consulté le 27.11.2018).

¹⁹ Voir les remarques de Véronique Porra à ce sujet : « Des littératures francophones à la “littérature monde” : aspiration créatrice et reproduction systématique », *Nordic Journal of Francophone Studies / Revue nordique des études francophones*, 1(1), p. 7-17 ; [en ligne] : <https://franorfon.org/articles/10.16993/rnef.8/> (consulté le 27.11.2018).

considérations relatives à l'espace littéraire africain dans la perspective de la *Weltliteratur*. 2) La qualification différentielle, à l'échelle d'un espace qui part de l'Afrique et ne se limite pas au continent, mais reste dénommé « espace littéraire africain », ne peut se concevoir sans une considération, devenue par le fait même obligée, des voisins à cette même échelle macroscopique, donc des dynamiques entre, par exemple, francophonie, anglophonie et lusophonie, sur le continent et au-delà (pour rester dans la même logique définitoire que Cl. Ducournau). 3) Ces différents espaces littéraires africains, dès lors qu'il sont conçus sur des bases linguistiques « europhones », concourent à établir les contours des cartes de la littérature mondiale²⁰. N'est-ce pas d'ailleurs à ce comparatisme qu'invitait Jean-Marc Moura, à juste titre, dans son ouvrage introductif aux théories postcoloniales dans les études francophones²¹ ?

Cl. Ducournau rend compte de l'ambivalence des perceptions des écrivains travaillant sur le continent et devant prendre acte d'une production excentrée de classiques dont la genèse inclut le recours à des agents français, voire parisiens. Ce malaise est non seulement le signal d'une hétérogénéité de l'espace étudié, mais aussi le symptôme d'une manière d'écrire et de se référer à l'Afrique. L'étude éclaire les conceptions, les figurations au plan esthétique, et les usages du prédicat « africain » relativement aux parcours singuliers d'écrivains dans l'espace littéraire africain mais aussi mondial. Autrement dit, le dévoilement des mécanismes de cette fabrique des classiques littéraires africains permet de voir que si le référent est singulier, ses usages et la mise en circulation de signifiants pertinents, selon évidemment les conjonctures particulières et les horizons d'attente, alimentent également une lutte internationale pour la légitimité des voix, des imaginaires et des figurations, dont l'étude reste à faire. Elle pourrait prendre la forme d'une analyse des taxinomies courantes des corpus enseignés sous le label « africain » dans certains espaces, sous le label « francophone » dans d'autres ; il ne serait pas étonnant que, dans l'interconnexion des espaces littéraires, se retrouvent des paradigmes communs qui favorisent et rendent licites les textes, tout en orientant leurs lectures.

²⁰ Voir à ce sujet : LAMBERT (José), « À la recherche de cartes mondiales de la littérature », dans RIESZ (János) et RICARD (Alain), dir., *Semper Aliquid Novi : littérature comparée et littératures d'Afrique. Mélanges en l'honneur d'Albert Gérard*. Tübingen : Narr Verlag, 1990, XI-404 p. ; p. 109-122.

²¹ MOURA (Jean-Marc), *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. Paris : Presses universitaires de France, coll. Écritures francophones, 1999, 174 p.

C'est peut-être cette ambition qui se signale généreusement dans le titre du livre, *La Fabrique des classiques africains*, ambition qui se réduit cependant à l'espace francophone dans le sous-titre. D'où le sentiment d'une suite attendue : que serait la fabrique des classiques africains dans une perspective non seulement transnationale à l'intérieur de la francophonie (C. Ducournau), mais aussi transrégionale et intersystémique (J. Lambert, J.-M. Moura) ? Il en ressortirait des portraits qui permettraient de connaître – avec, espérons-le, la même rigueur que celle qu'on observe ici – les contours de populations d'écrivains aux parcours peut-être comparables, du moins en partie, à ceux que nous voyons dans le présent ouvrage. Gageons que, pour ce qui est de l'anglophonie, des décalages apparaîtraient, qui ne sont peut-être que la reproduction, de génération en génération, d'une tension qui remonte à la concurrence entre les puissances colonisatrices d'autrefois.

Dans un tel espace littéraire africain – tout court –, plus complexe nécessairement, plus foisonnant encore que ne l'est son secteur francophone, l'étude des représentations de l'Afrique, et des imaginaires qui sont mis à contribution dans les œuvres, nourrirait des recherches dans une perspective différente mais complémentaire à l'exemplaire histoire littéraire et sociale qu'a menée Claire Ducournau.

■ Isaac BAZIÉ²²

²² Département d'études littéraires, Université du Québec, Montréal.